Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 29 (1961)
Heft: 5

Artikel: Une lettre
Autor: Gérard, R.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-569791

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.09.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ment des mêmes difficultés, sinon animé d'intentions idéalistes (ça se voit). L'amitié vraie fleurira, l'amitié étant la marque tangible et visible du sentiment dont l'amour est la marque intime et secrète.

A lire ces pages, il peut sembler que le mouvement sodomite soit d'ordre exclusivement sexuel. Physiquement parlant : oui; moralement : non. La question sexuelle est notre marque distinctive, notre Made in Sodoma; elle n'est pas notre seule raison d'être et de respirer — je crois l'avoir prouvé. J'ai voulu ce texte en rapport avec la vie de tous les êtres que nous sommes et de tous les jours que nous vivons; c'est dans cette idée qu'il faut le lire, presque religieusement. Si LE CERCLE accepte d'imprimer « Discours à des Sourds », je prie les lecteurs éventuels de me faire savoir ce qu'ils en pensent, par lettres à paraître dans notre Revue : non pour m'insulter ni me féliciter, mais pour faire avancer la question des questions. C'est en premier à nous de pousser à la roue, à notre roue.

O Sodome ! o Gomorrhe ! hauts lieux de nos amours maudites; puissions-nous un jour confondre l'Ancien Testament, comme les Israéliens, après des siècles de luttes et de souffrances, sont en train de confondre le Nouveau.

Une lettre

Mon ami,

Tu avais promis de m'écrire durant tes vacances, et je n'ai rien reçu. Je pense que tu es de retour, j'imagine que tu n'oses m'en prévenir par crainte de reproches et par agacement de te sentir fautif. Comme tu dois m'en vouloir de ton silence ! Eh ! bien, ces reproches, je veux te les faire pour que tu en sois débarrassé; je te sais capable d'y répondre par une plaisanterie, un paradoxe, et nous en ririons ensemble si j'étais près de toi.

Mais il est dangereux de commencer un reproche par lettre. C'est une porte ouverte, tous les reproches accumulés s'y précipitent, et j'ai eu quelques semaines de réflexions durant lesquelles tristesses, rancœurs, regrets et récriminations se sont entassés. Voici la porte ouverte, et voici l'avalanche !

Je t'ai aimé, tu le sais. Tu m'as sans doute aimé et tu ne l'as pas su. Je m'en suis douté, mais tu le niais avec tant de conviction que je me suis laissé prendre à tes déclarations d'amitié pure. J'ai été très malheureux, c'était passionnant. Tu me donnais un beau rôle dramatique, et je l'ai joué avec conviction. Que d'amirables variations sur ce thème : je l'aime, mais il ne veut que mon amitié ! Soyons donc cet ami dévoué, gai, présent dès qu'il le souhaite, effacé dès qu'il se détourne. Surtout, ne jamais parler de mon désir, cacher soigneusement combien son corps me bouleverse ! Il me l'a bien dit : je ne suis pas son genre physiquement. Mais tout accepter pour qu'il soit là, pour qu'il me donne son sourire, sa mauvaise humeur . . . En un mot, soyons amis ! Et puis tout au fond, l'hypocrite pensée : peut-être qu'un jour . . .

Tu savais pourtant que j'étais malheureux. Je jouais très mal la comédie, mais toi, tu te plaisais à subir mon adoration, n'est-ce pas ? Ne dis pas le contraire, je vois clair maintenant. Quel besoin avais-tu de te mettre si souvent nu devant moi ? Tu voyais pourtant bien mon tremblement. Pourquoi décidais-tu quelquefois, à l'improviste, de rester à dormir chez moi ? Tu savais pourtant bien que, dans le lit jumeau, je passais la nuit à me retourner, à pleurer dans l'oreiller, à épier ton sommeil. Ne dis pas le contraire, j'ai surpris plusieurs fois, à ta respiration. que tu ne dormais pas.

Je comprends que cela t'ait flatté; quoique, vois-tu, moi, à ta place, je n'aurais pu le supporter. Mais enfin, c'est une question de nature, et mon rôle était d'accepter la tienne. Il m'est arrivé de penser qu'une bonne paire de gifles et puis te prendre de force dans mes bras aurait tout arrangé. Je n'y ai pensé qu'après, quand j'ai commencé à moins t'aimer. Car, c'est bien évident, une telle tension ne pouvait durer. J'avais le choix entre la folie et l'indifférence pour en sortir. Tu ne m'as pas pardonné d'avoir choisi l'indifférence. Je t'assure que ce n'était déjà pas si facile !

Tu ne te gênais pas, c'est la moindre des choses, pour me conter en détail tes aventures. Cela ne remuait en moi que la bête griffue et lourde de la jalousie, quelque chose au niveau du ventre et des reins. Mais tu me parlais aussi de tes aspirations à l'amour, tu me décrivais l'ami de tes rêves avec tant de tendresse dans la voix, de lumière dans le regard . . . Cela, vois-tu, ça fait beaucoup plus mal, quand on aime ! Je t'ai vu quelquefois malheureux, tu avais cru rencontrer l'être idéal; et tu t'apercevais qu'il ne t'aimait pas, ou qu'il en aimait un autre, ou qu'il n'était pas l'être idéal. Tu étais aussi déprimé que moi en ces moments; mais, je le jure, je n'en ai jamais éprouvé le moindre soulagement. Je te consolais, je m'interdisais même de songer que je pourrais en profiter pour être trop tendre. Qu'espérais-je ? Que tu me dises : « Ah ! j'avais tort, ils ne te valent pas, c'est toi que j'aime . . .». Il est certain que l'amour rend idiot, mais à ce point là ! . . .

En tous cas, j'ai décidé un jour de ne plus t'aimer. Du moins, de t'aimer ainsi. J'ai décidé de ne plus faire « comme si » j'étais un ami, mais d'être vraiment un ami, tout simplement. Cela faisait une grande différence, tu t'en es vite rendu compte. Tu m'en as voulu. C'est le seul plaisir que j'ai eu dans cette histoire : ta surprise incrédule, puis ta hargne quand tu as constaté que je n'étais plus un esclave enchaîné, mais un camarade fraternel, capable de se moquer un peu de toi, de rester froid à tes froideurs, de n'être agréable que quand tu l'étais. Vois-tu, on ne joue jamais impunément avec l'amour. C'est comme de cracher en l'air, ça vous retombe sur le nez. Tu t'es aperçu soudain que l'on pouvait m'aimer,tu as découvert que j'avais un corps pas tellement différent de « ton genre ». Mais il était trop tard, mon ami. Moi, j'avais découvert que d'autres pouvaient s'en apercevoir. Je t'ai conté à mon tour mes aventures, elles étaient plus nombreuses et plus flatteuses que les tiennes. Tu as masqué ta mauvaise humeur sous des leçons de morale, tu m'as accusé d'être inconstant, léger. C'était assez drôle ! Mais je devenais indifférent même à l'ironie de la situation. Oh ! ne crois pas que je m'amusais autant qu'il me plaisait de m'en vanter. C'est une vieille banalité,

mais trop vraie, de dire que le vide qui succède aux chagrins d'amour peut les faire regretter. Je ne t'aimais plus, je ne souffrais plus, mais j'étais creux, flottant, sans appétit. C'était la dernière cachotterie que je te faisais, non plus par amour mais par amour-propre. Toi, en cette période, tu as été dix fois sur le point de me dire : » Il est encore temps d'essayer, nous deux . . .». Chaque fois, je t'ai coupé la parole. Tu m'en détestais. Bien à tort, car je t'aurais répondu : « Non !», et je voulais t'éviter de souffrir à ton tour. Non formulé, ton amour est resté latent. Je pense que tu t'en es débarrassé maintenant, plus facilement que je ne me suis débarrassé du mien, puisque tu as pu rester si longtemps sans m'écrire.

Ou bien, m'en veux-tu pour la petite vengeance que je me suis offerte? Elle était cruelle, je l'avoue. Ce garçon très gentil mais insignifiant que tu as affiché devant moi comme le grand amour enfin trouvé, il était si évident que tu t'ennuyais en sa compagnie, que vous n'aviez rien à vous dire et que ses caresses de jeune chien te hérissaient. Je n'aurais peut-être pas dû m'extasier sur votre union, la bénir, chanter ses louanges et mettre ce garçon ostensiblement au même niveau que toi dans mon affection. J'ai ainsi gâché ses chances . . . Pardon !

Puis, les vacances nous ont séparés. Veux-tu encore mon amitié, telle que tu me l'avais demandée au premier jour ? Sinon j'attendrai. Nous arriverons bien, un jour, à nous rejoindre . . .

On ne joue pas impunément avec l'amour, t'ai-je écrit. Je crains la marque qui reste d'une telle expérience. Si le vide qui suit une peine d'amour est pire que cette peine, il y a plus pénible encore : c'est de penser que l'amour suivant passera à son tour. Il n'est pire malheur que de perdre la foi . . .

R. Gérard. Juin 1960

PLAGE

Jean-Claude Hubert

Sur le sable, pieds nus,
Tu marchais doucement
En rêvant
D'écume, de brisants, de voyages lointains en des
contrées de songes,
Où les amours sont belles,
Où les nuits sont chaudes,
Ou . . . inversement.
Nonchalamment, le regard vague,
Tu regardais les vagues,
Et tu ne voyais pas
Le bonheur
Sous tes pas.